



## La psychiatrie du social - Jean-Pierre Lebrun

23 septembre 2011

### *De quoi parle-t-on?*

Dans les années 60, la psychiatrie était une spécialité médicale, qui avait en charge ce qu'on appelait "les fous". Les psychiatres avaient donc affaire aux angoisses, aux phobies, à la dépression,... Tout ce qui empêchait de mener une vie plus ou moins normale. Sachant que je définirais la vie normale comme le fait d'être capable de travailler et d'aimer.

Depuis, cela a bougé et paradoxalement, on s'occupe moins des malades mentaux aujourd'hui. Toute la psychiatrie a changé d'axe et d'après ce que je constate, il y a 2 axes principaux en psychiatrie aujourd'hui: l'axe médical avec les médecins et l'axe psychodynamique qui essaye de prendre en compte la difficulté psychique de quelqu'un. Ça n'est pas la même position puisque d'un côté vous êtes médecin et vous soignez votre patient et d'autre part on essaye que le sujet fasse le travail lui-même. Il y a un large éventail de positions entre ces deux axes.

Depuis une trentaine d'années, on a l'impression que l'on s'occupe moins des grandes pathologies et qu'en revanche on trouve dans le social de plus en plus de signes que les difficultés des personnes sont en lien avec le fonctionnement même de la vie collective.

Et ça n'a rien à voir avec la folie individuelle. Aujourd'hui, il y a des gens qui ont l'air d'être en difficultés par rapport à la vie collective. Il y a plein de choses dont viennent se plaindre les gens qui sont rapport direct avec la société : harcèlement au travail, addiction, dépression qui guette,... et en plus, paradoxalement, ils viennent avec une exigence assez prégnante d'avoir une solution au problème qu'ils posent.

Du côté des enfants, il y a aujourd'hui des choses que nous n'avions pas auparavant ou alors pas de cette façon. Il y a toujours eu des enfants turbulents mais aujourd'hui ils sont hyperkinétiques. Mais qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce qu'il suffit de donner un médicament pour que ça passe? On parle aussi de plus en plus de nouveaux phénomènes: les enfants qui mordent, les enfants en décrochage scolaire,....

Tous ces phénomènes existaient déjà mais ils prennent une ampleur qui nécessite de s'interroger.

Nous avons assisté à la fin d'un système pyramidal pour assister à l'émergence du système réseau. On est passé de la verticalité à l'horizontalité.

Pourquoi? Cela s'inscrit dans une logique bien pensée, articulée d'égalité démocratique. Il y a là quelque chose de très important, à savoir que le vœu de démocratie suppose une sorte de remise en question de la pyramide en tant que précisément elle entérine l'inégalité.

Un exemple: on est passé de l'autorité paternelle à l'autorité parentale. C'était logique car cela égalisait hommes et femmes dans leur rapport aux enfants. Au fond, en principe c'est très bien, mais à une condition: que les parents s'entendent. Parce que s'ils ne s'entendent plus, on ne sait plus très bien ce qui est recouvert par l'autorité parentale et cela met les magistrats en difficulté. Alors, ils essayent de répondre à ce conflit par le biais de la garde alternée. Mais ça ne suffit pas du tout parce que l'enfant, ce qui l'intéresse ça n'est pas seulement d'avoir ses deux parents mais c'est surtout de savoir comment ses parents se débrouillent avec leurs différences de positions. Un enfant comprend très bien que ses parents sont incapables ou au contraire capables de se débrouiller avec leurs divergences.

Mais c'est néanmoins important que les parents transmettent l'idée qu'avec la condition qui est la leur, malgré leur vœu d'égalité, c'est l'inégalité tout le temps et qu'il faut se débrouiller avec cela. Et ce travail va aider l'enfant à grandir. Par contre, si les parents ne parviennent pas à s'entendre alors cette nécessité de se débrouiller va rejallir sur l'enfant et cela va être trop lourd à porter.

En passant de la pyramide au réseau, on croyait que tout allait être réglé et ça n'a pas été le cas.

Dans le système du réseau notre difficulté est de repérer qu'il y a des inégalités qui continuent à exister mais on va faire comme si elles n'existaient pas. Alors que dans le système pyramidal c'était le sommet qui décidait. Dans le système du réseau il n'y a plus personne pour décider et la bonne question devient alors: comment éviter le conflit?

Donc nous allons passer notre temps à déminer les conflits. Mais nous ne parvenons pas à tout régler. C'est impossible.

C'est compliqué parce qu'on pourrait dire que notre vie collective va dépendre de la façon dont on va reconnaître la place à cet impossible.

Et c'est bien là qu'il y a une énorme influence sur les sujets, c'est comment le social aujourd'hui pense et provoque quelque chose de très particulier dont il faut que vous soyez avertis.

Qu'est-ce que c'est?

Nous sommes des êtres de paroles et de langage.

Nous avons une capacité de symboliser qui est notre arme.

Nous sommes là et nous pouvons parler de gens qui ne sont pas présents. Cette capacité de langage se paie d'un prix fort: quoi que vous fassiez, quoi que vous espériez, quoi que vous souhaitiez, vous ne l'aurez pas. Vous ne l'aurez pas de la manière entièrement satisfaisante que vous vouliez. C'est le prix que l'on paye au fait de parler.

"*Je est un autre*" veut dire que l'on ne coïncide pas avec soi-même, on est divisés, on n'est pas entièrement là, on a toujours des pensées parasites. Ca n'est pas pour ça qu'on ne fait rien de bien mais on n'arrive jamais à avoir la satisfaction totale et complète. Et cela est dû au fait que nous parlons. Et il est nécessaire qu'un enfant ait conscience de l'existence de cette insatisfaction et qu'il l'intègre. Pour ne pas être tout le temps dans un rapport à l'autre où je crois qu'il va tout m'apporter, je dois intégrer la dimension de la parole dans ma tête, ce qui implique que j'ai accepté de perdre l'immédiat. Cela demande du travail, cela demande de prendre des risques, d'assumer sa solitude,...

Comment y arriver? Par son propre trajet bien sûr mais aussi par ce que l'on observe chez les autres. Lorsque tout un discours social se met à dire que tout va marcher, que ça va aller...

Aujourd'hui on veut tout tout de suite, c'est la tyrannie de l'immédiat. La notion de temporalité est court-circuitée.

Le mot "immédiatement" est un terme qui de nos jours, a une valeur marchande extraordinaire. Si dans les CPAS, vous pouviez dire que vous répondez immédiatement, vous auriez dix fois plus de monde encore. Heureusement que vous ne savez pas répondre immédiatement. Il y a de temps en temps quand même des limites qu'il va falloir intégrer. Cela n'est peut-être pas inutile que vous ne sachiez pas répondre. C'est l'occasion ou jamais, pour celui qui s'adresse à vous, de se rendre compte qu'il ne suffit pas de demander pour obtenir ni même qu'il ne suffit pas de l'avoir pour être satisfait.

On retrouve toujours cette même mécanique: elle est fondamentale, elle nous caractérise dans notre humanité c'est pour cela que je parle d'humanisation. Est-ce qu'aujourd'hui la famille humanise encore? Parfois cela est une question, une vraie question à laquelle les psychiatres d'enfants doivent répondre parce qu'ils ont souvent affaire à des parents dont ils ont l'impression qu'ils ne veulent plus faire ce travail. C'est comme s'ils ne voulaient plus s'impliquer. Pas parce que ce sont de mauvais parents, mais parce qu'ils sont contaminés par un processus extrêmement puissant qui fait que si vous ne donnez pas exactement ce

que l'autre attend, vous allez être mis à mal. Je vous donne une petite indication, mais qui est lourde de conséquences. Vous avez plein de choses aujourd'hui comme ça: la transparence par exemple. Le vœu de transparence c'est quoi? On comprend bien qu'on veuille un minimum de choses transparentes. Oui, mais on irait bien jusqu'à exiger qu'il n'y ait absolument plus d'opacité. Désolé, ça ne marchera pas! Il y aura toujours un minimum d'opacité. Vous ne pouvez pas espérer être transparent complètement; ce n'est pas possible sinon effectivement on n'aurait plus aucune consistance.

On a plein, aujourd'hui de slogans que nous entérinons en toute légitimité et qui font l'impasse sur l'existence de l'impossible alors que nous devrions savoir et faire l'expérience que tout n'est pas possible. Mais il y a un changement terrible au niveau de notre société et celui-ci va forcément engendrer de nouvelles difficultés en rapport avec la construction de l'appareil psychique. Aujourd'hui, les gens veulent tout et tout de suite et ne parviennent pas à accepter l'échec ou la frustration. Cela engendre une série de nouvelles problématiques liées à cette non-acceptation, qui font appel à une réponse de type psychologique et qui ainsi, psychiatisent les choses.

Exemple: le travail de deuil: si on perd un être cher, cela va s'inscrire tragiquement dans notre existence. Mais nous sommes humainement capables de faire face à ça. Même s'il faut un certain temps pour que nous puissions faire un travail de deuil. Aujourd'hui, on vous donne tout de suite des antidépresseurs pour être certains que vous ne souffrirez pas. Et bien ça, c'est une faute contre l'humanisation parce que dans le travail de deuil que vous allez faire, vous allez bien sûr devoir faire face à l'impossible qui est de faire revenir la personne chère, mais vous allez aussi avancer dans votre élaboration psychique; vous allez travailler psychiquement, de telle sorte qu'à l'avenir, vous allez pouvoir faire face à plus de difficultés qu'avant cette épreuve.

Mais aujourd'hui, si la personne "Ah mais non, ça je ne peux pas supporter, c'est impossible", on lui laisse croire que cet impossible peut disparaître. Pas en vous faisant croire que la personne qui n'est plus là peut revenir, mais en vous mettant à l'abri du travail psychique que représente cette difficulté.

Cet exemple est peut-être un peu simpliste mais si vous généralisez ces fonctionnements, vous voyez bien qu'ils ne vont pas dans le sens du travail, de ce qu'on appelle la culture au sens noble du terme c'est-à-dire finalement d'aller dans le sens de rendre cette fonction symbolique spécifiquement qui nous est propre de plus en plus capable de métaboliser, d'avoir accès à des choses qui bien souvent sont difficiles, et qui demandent un certain effort. Aujourd'hui, les gens veulent tout et tout de suite et ne parviennent pas à accepter l'échec ou la frustration.. Rend-on service quand on ne veut qu'aider? C'est une question.

***Y a-t-il plus de souffrance dans la société d'aujourd'hui?***

Est-ce que finalement les gens souffrent plus qu'avant? Je dirais que oui, parce qu'ils sont soumis à des rythmes extrêmes. Moi, je me demande toujours comment fait une maman, qu'elle soit chez Carrefour ou chez IBM, comment fait-elle quand elle rentre chez elle, crevée, à 6/7 heures pour être suffisamment disponible pour un enfant? Oui nous arrivons à nous adapter, oui mais tout le monde n'y arrive pas. Je ne suis pas en train de dire qu'il n'y a rien qui va mais en tout cas, il y a des difficultés, et il y en a de plus en plus. Mais quelles sont ces difficultés? Est-ce que ce sont des difficultés qui sont engendrées par le social ou est-ce qu'elles viennent du fait que ce même social se donne de lui-même une représentation qui ne met plus au programme d'avoir à se confronter à l'impossible. Et donc du coup, il laisse de plus en plus les gens à la fois confrontés à la difficulté et en même temps leur dit "ça ne tient qu'à vous de régler les questions. Vous y arriverez bien". C'est-à-dire qu'il les rend orphelins du travail psychique nécessaire pour pouvoir faire face. C'est exactement comme l'enfant quand il a affaire à des parents en conflit. Il y a encore des parents qui peuvent se séparer et garder l'autorité parentale mais si c'est la dispute permanente l'enfant ne sera plus confronté à l'autorité parentale et il ne saura pas comment faire face à cette absence d'autorité.

***Y a-t-il plus de difficultés dans le social?***

Je crois, et c'est largement partagé, qu'il y a plus de difficultés dans le social aujourd'hui. Probablement parce que le social ne dispose plus des moyens de faire entendre. Mais espérons que pour faire face aux difficultés et au fait que les gens ne sont plus préparés à affronter ces difficultés, on n'appelle pas, tout à coup, la psychiatrie à la rescousse. Parce que là ce serait vraiment une psychiatisation du social; c'est-à-dire qu'on en arriverait à déclarer qu'il est obligatoire de passer par la psychiatrie pour des choses qui échoient habituellement à la condition humaine repérée comme telle, ni plus ni moins. Là nous serions vraiment dans une impasse et je crois que c'est vraiment là-dessus que l'on peut faire un travail pour essayer d'identifier ce qui est exigé de notre condition, ce qui de toute façon ne trouvera pas de solutions; ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas en chercher pour ceux qui sont plus en difficultés. Evidemment, mon discours n'est pas du tout d'en rester à l'inégalité mais mon discours ne veut pas partir de l'idée que nous sommes égaux autrement que virtuellement, qu'il y a un vrai travail à faire pour retrouver de l'égalité; que ce travail il ne peut se faire que par la culture; pour le dire d'une autre façon vous savez nous avons beau dire que nous ne sommes pas racistes, pardonnez-moi c'est de la blague. Nous sommes

tous racistes. L'autre nous ne le supportons pas. Si vous ne faites pas un travail psychique minimal pour supporter un peu l'insupportable, vous rendrez toujours l'autre à un moment donné insupportable à vos propres yeux puisqu'il est différent de vous, il fait les choses autrement que vous. Donc nous sommes tous racistes, je ne veux bien évidemment pas dire qu'il faut le rester, mais il y a un travail psychique à faire pour essayer de ne pas l'être. On aura toujours beau crier "Plus jamais ça", on sait bien que les figures diaboliques ne reviennent pas avec les mêmes habits, ils sont plus malins que nous ceux-là. Donc ils reviennent toujours avec d'autres façons de faire. Je pense que là-dessus le travail reste à faire tout le temps et c'est un travail qui est lié à la condition humaine; ça n'est pas un travail qui demande à être psychiatisé. On a à travailler à être à la hauteur de ces réels là que ce soit par le modèle horizontal ou vertical; ça ne changera rien à l'affaire sauf que peut-être bien si on y pense un tout petit peu mais qu'en principe une bonne façon de ne pas être, de ne pas éviter à devoir affaire à ce réel c'est de savoir qu'il n'y a pas moyens d'être autrement. On peut choisir la verticalité mais on n'évite pas pour autant l'horizontalité. Donc on se trouve toujours avec les deux possibilités et ça nous donne peut-être le meilleur moyen d'essayer de donner la place à cet impossible, à ce réel.

Faute de quoi nous allons effectivement tous nous psychiatiser ce dont je ne vois pas beaucoup l'utilité.